



CARMEN MOLA

Le Réseau Pourpre

roman traduit de l'espagnol par Anne Proenza

actes noirs

ACTES SUD

DU MÊME AUTEUR

LA FIANCÉE GITANE, Actes Sud, 2019 ; Babel noir n° 251.

Titre original :

La Red Púrpura

Éditeur original :

Penguin Random House Grupo Editorial, S.A.U., Barcelone, 2018

© Carmen Mola, 2019

Publié avec l'accord de Hanska Literary & Film Agency, Barcelone, Espagne

Photographie de couverture : © Shutterstock

© ACTES SUD, 2021
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-14928-4

CARMEN MOLA

Le Réseau Pourpre

roman traduit de l'espagnol
par Anne Proenza

ACTES SUD

I

JE PRIERAI

*Je prierai pour toi
Qui a la nuit dans le cœur
Et, si tu le veux,
Tu croiras.*

La femme attend dans la voiture, absorbée par l'ambiance de Noël. Elle pensait au début que la radio allait la distraire, mais elle ne supporte pas l'euphorie artificielle des animateurs qui se sentent obligés de transmettre de la joie aux auditeurs. Les publicités de la radio, déjà envahissantes en temps normal, lui semblent encore plus insupportables à cette période de l'année. Encore un chant de Noël et elle aura envie de s'ouvrir les veines. Elle éteint la radio, les fêtes ce n'est pas son truc.

Elle regarde sa montre. Il est tard, l'attente est plus longue que prévu. Fatiguée, elle se laisse hypnotiser par le va-et-vient des voitures, par les lumières des néons, par la foule docile qui descend la rue. Elle sort de la voiture pour s'étirer les jambes et sent le froid de décembre saisir ses oreilles, son nez, s'engouffrer dans ses cheveux. Elle marche vers le marché de San Miguel et débouche sur la plaza Mayor par la rue de Ciudad Rodrigo. Impossible, dans cette marée humaine, de distinguer l'homme qu'elle a accompagné.

De retour vers la voiture, elle aperçoit deux policiers en train de noter sa plaque d'immatriculation. Elle court vers eux et s'excuse du mieux qu'elle peut. Elle est prête à partir, son mari est en train d'acheter un sapin de Noël au marché, il en a pour une minute. Elle a de la chance : la contravention n'est pas encore enregistrée et le policier l'encourage à trouver un parking pour se garer. Rien ne sert d'expliquer qu'il n'y a de la place nulle part ; mieux vaut bouger la voiture et ne pas s'exposer à un changement d'humeur de dernière minute. Elle va faire le tour et prier pour que les policiers s'en aillent, car elle a bien l'intention de se

garer à nouveau au même endroit, en montant deux roues sur le trottoir pour laisser passer les autres véhicules. La rue est étroite.

L'attente est de plus en plus angoissante. Le temps devient court : si les policiers repassent, ils risquent de lui infliger l'amende et elle ne veut surtout pas attirer l'attention, et encore moins signaler la plaque d'immatriculation de la voiture.

Un groupe de touristes passe devant elle. Ils sont bruyants, affublés de perruques orange. L'homme, Dimas, se trouve juste derrière eux. Il tient par la main un enfant de cinq ou six ans. La femme met le moteur en marche. Elle retient un soupir de tristesse en voyant le petit parler avec Dimas, exactement comme le ferait un fils avec son père. Elle a même l'impression que l'enfant sourit. Elle entend un fragment de leur conversation au moment où l'homme ouvre la portière et s'installe avec lui sur le siège arrière : Ne t'inquiète pas, nous allons te ramener à ta mère, n'aie pas peur.

Le ton chantant que l'on emploie avec les enfants semble, dans la bouche de Dimas, lent et presque sinistre. Puis il s'adresse à elle :

— Allons-y, qu'est-ce que tu attends ?

Le changement d'intonation est notable, même pour l'enfant qui a peur, maintenant. La voiture s'engouffre dans la rue Mayor et poursuit jusqu'à Bailén. Il y a des embouteillages et ils avancent lentement. L'enfant crie, demande où est sa mère et se rend compte, il n'y a plus aucun doute, que la sympathie de Dimas était feinte, un piège pour attirer sa proie. L'homme le gifle et les cris s'arrêtent soudainement. Seul un hoquet étouffé résonne dans le silence. La femme cherche le visage de l'enfant dans le miroir du rétroviseur.

— Comment tu t'appelles ?

L'enfant tremble. Il répond d'un filet de voix :

— Lucas.

Sur l'écran de l'ordinateur, l'image dévoile un espace presque vide, sans âme, composé d'une unique chaise en bois, plantée au centre de la pièce, et d'un téléviseur accroché au mur brut, en brique. Aucun indice ne laisse présager ce qu'il va se passer, sauf que, peu à peu, de plus en plus d'ordinateurs viennent se connecter. En une minute, ils sont presque cent : leurs propriétaires ne se connaissent pas, mais ils vont assister au même spectacle. La plupart vivent en Espagne, quelques-uns au Portugal, d'autres au Mexique ou au Brésil. Ce sont, en grande majorité, des hommes âgés de trente-cinq à cinquante ans ; on compte aussi quelques femmes, plusieurs retraités, et même un mineur... Tous ont payé les six mille euros exigés, en bitcoins, une transaction sûre et confidentielle, qui ne laisse aucune trace.

L'écran de télévision accroché sur le mur s'illumine. La pelouse verte d'un terrain de football apparaît. Les joueurs qui vont disputer le match attendent de pénétrer dans le stade. La caméra zoome sur chacun d'entre eux, leurs noms défilent. C'est un match de la phase de poules de la Ligue des Champions : le Real Madrid contre le Spartak de Moscou.

Le match n'intéresse aucune des personnes connectées. Les organisateurs cherchent juste à prouver, à travers ces images, qu'ils émettent en direct et qu'ils ne diffusent pas un simple enregistrement. Le direct est important : cela justifie le prix de l'événement.

Les joueurs entrent un par un en tenant par la main un enfant, une fille ou un garçon. Ils se prennent en photo, se saluent,

écoutent l'hymne de la compétition, observent le tirage au sort des camps. Le match va commencer, le ballon est lancé...

La séance n'a cependant pas encore débuté. Car c'est pour voir mourir une jeune femme, presque une enfant, en direct, sous leurs yeux, que ces spectateurs-là ont payé.

— Je l'ai !

Le hurlement de Mariajo interrompt le calme de la brigade d'analyse des cas. Cela fait deux mois qu'ils attendent son signal.

— Tu en es sûre ? demande Orduño.

— Absolument. L'adresse IP que nous surveillons est connectée. L'événement, c'est comme ça qu'ils l'appellent, commence à neuf heures et quart, il nous reste un quart d'heure. Bats le rappel de tout le monde pendant que je vérifie.

L'opération est planifiée depuis des semaines, il ne manquait que le signal de Mariajo, la hacker sexagénaire de la BAC*, pour la mettre en route. Les membres de l'équipe savent tous ce qu'ils ont à faire : Elena Blanco et Mariajo vont se rendre sur les lieux où se trouve l'ordinateur intercepté accompagnées d'une équipe d'action immédiate ; Zárate, Chesca et Orduño attendront leurs instructions au Centre de moyens aériens de la Police nationale ; Buendía restera de garde dans les locaux de la BAC, au cas où on ait besoin de lui quelque part.

— Tu as appelé Zárate ?

— Appelle-le, toi. Moi, je vais localiser Elena.

Chesca n'a pas changé d'avis sur leur nouveau compagnon de brigade : elle ne supporte pas Zárate.

Mariajo tapote à toute vitesse sur le clavier. Personne ne sait ce qu'elle est en train de faire, juste qu'elle a découvert quelque chose et qu'elle n'arrêtera pas avant de trouver qui est derrière tout ça.

— Putain ! se lamente-t-elle. Le spectacle d'aujourd'hui est une mort en direct.

* La brigade d'analyse des cas, unité d'élite de la police, dirigée par Elena Blanco. (*Toutes les notes sont de la traductrice.*)

— On peut l’empêcher ?

— Nous devons essayer, il faut aller à Rivas.

Les jours où il y a match à la télé, Elena aime se rendre au Cher’s, dans la rue Huertas. Un des rares endroits où il n’y a pas de foot sur les écrans, juste des vidéos ringardes pour accompagner les paroles des chansons interprétées par les habitués.

— Tu n’as pas choisi une chanson de Mina ?

— Pas aujourd’hui, il faut bien varier de temps en temps. Aujourd’hui j’ai envie de chanter *Pregherò*, d’Adriano Celentano.

Ce sera son tour dès que la fille qui chante *Soy rebelde*, de Jeanette, aura terminé. “*Pregherò, per te, che hai la notte nel cuor e se tu lo vorrai, crederai.*” Elle n’a pas besoin des paroles – elle n’en a jamais besoin –, elle les connaît par cœur. La chanson de Jeanette résonne encore au moment où son téléphone vibre.

— Rivas ? Parfait, j’arrive. J’y serai en même temps que vous. Tout le monde est à son poste ?

Elena passe son tour de chant ; mais Carlos, un autre habitué, en profitera, elle en est sûre : “Je prierai pour toi, qui as la nuit dans le cœur...”

Une fille apparaît sur l’image, debout près de la chaise. Elle semble complètement sonnée, même s’il est clair qu’on ne lui a donné aucun sédatif. Rien n’est prévu pour l’empêcher de souffrir, au contraire : pire ce sera pour elle, meilleur sera le spectacle. Si elle était anesthésiée, cela n’aurait aucun intérêt et reviendrait à assister à une opération au bloc. Mais qui paierait pour observer le travail des chirurgiens ? Ce public-là a dépensé sans compter pour voir souffrir et pour voir mourir.

S’ils sont là, s’ils ont pris la peine – et couru le risque – de se mettre en contact avec le Réseau Pourpre, s’ils ont payé d’avance et en bitcoins l’énorme somme exigée, s’ils ont attendu le message précisant le jour et l’heure et le moyen de se connecter, c’est parce qu’ils ont toute confiance en Dimas, le maître de cérémonie. Les spectateurs ne l’ont jamais vu : son visage est toujours dissimulé sous un masque de lutteur mexicain.

Mais ils sont capables de le reconnaître à son allure, comme les fans de football qui devinent qui est le joueur au fond de l'écran, à sa manière de courir et à sa place dans l'équipe. Ce public-là est fan de Dimas, comme d'autres le sont de Messi ou de Cristiano Ronaldo... Ils le reconnaîtraient dans la rue, à sa façon de marcher, enfin c'est ce qu'ils imaginent.

La fille est belle, jeune, très jeune – et si elle est majeure c'est sans doute depuis quelques semaines à peine. Elle est brune, avec de très grands yeux, elle semble espagnole – ce qui vaut plus cher, et encore plus si elle est BCBG, du genre à avoir toujours dormi dans des draps de soie –, ou marocaine.

Quelqu'un dont on n'entend pas la voix à travers l'ordinateur doit lui donner des ordres car elle s'est assise sur la chaise. Elle regarde autour d'elle avec terreur, il est clair qu'elle ne sait pas ce qu'il va se passer. Elle n'imagine pas les souffrances qui l'attendent, ni même qu'on puisse en infliger de la sorte à un être humain.

Le village de Rivas-Vaciamadrid a la réputation, en dépit de son nom peu amène, d'être un des plus agréables de la région de Madrid : c'est le septième le plus riche d'Espagne, et une des localités où le taux de risque de pauvreté est le plus faible. Le genre de paradis qui ne devrait pas connaître de problèmes. On y trouve, suivant les quartiers, de confortables appartements ou de belles maisons individuelles. De nombreux jeunes cadres s'y sont installés avec leurs familles. La municipalité compte énormément d'installations sportives et de loisirs. La vie est douce à Rivas, c'est un exemple de ville durable, un endroit idéal pour vivre et élever ses enfants. C'est pour toutes ces raisons qu'Albert a fait l'effort d'y acheter sa villa avec jardin et piscine, en dépit des difficultés qu'il avait rencontrées pour payer l'emprunt. Les choses se sont heureusement améliorées pour la famille Robles. Ils sont fiers désormais de leur maison, du voisinage, de leur toute nouvelle Lexus et d'avoir réussi à aller aussi haut qu'ils l'espéraient.

L'été se termine officiellement dans moins d'une semaine, mais il fait encore chaud dans la journée et il est difficile de faire sortir Sandra de la piscine. Son père doit la menacer de la punir, se fâcher.

— Soit tu sors maintenant, soit je vide la piscine et tu ne pourras plus te baigner du tout ! hurle son père.

— T'as pas le droit de la vider, c'est interdit de gâcher de l'eau, se moque Sandra d'un ton pédant.

— T'inquiète, je peux aussi la boire pour ne pas la gâcher.

Sandra éclate de rire et c'est sans doute la seule façon de la faire obéir. Alberto ouvre grande une serviette et emmène sa fille, enroulée dedans, jusqu'à la maison. L'image du père buvant tout le contenu de la piscine continue de les faire rire tous les deux. À l'intérieur, Soledad termine de préparer à dîner.

— Qu'est-ce qui vous fait rire comme ça ?

— Les bêtises de papa. Qu'est-ce qu'on mange maman ?

— De la soupe à la tomate et des croquettes de viande.

Alberto se demande bien pourquoi sa fille pose la question. Le menu est le même au moins deux à trois fois par semaine : soupe à la tomate en boîte et croquettes congelées. Ni sa femme ni lui n'aiment cuisiner et Sandra avale ce genre de repas sans jamais rouspéter, bien plus facilement qu'un plat plus diététique – le dîner de brocolis reste mémorable. Jamais sa mère à lui ne lui aurait servi des croquettes congelées, elle les aurait confectionnées consciencieusement une par une, en s'aidant de deux cuillères.

— Daniel ne descend pas dîner ?

— Il dit qu'il doit réviser.

— Je parie plutôt qu'il est encore en train de faire le con sur son ordinateur, avec un de ces jeux où il faut tuer le plus de monde possible.

— Arrête de dire des gros mots devant ta fille et assieds-toi, la soupe va refroidir.

Alberto va s'asseoir devant la télé dont le son est coupé : le Real Madrid et le Spartak sont toujours à égalité. Juste à ce moment-là, les Russes ratent miraculeusement une occasion de but.

— Tu vas regarder le foot ?

— Il n'y a pas de son, laisse-le, s'excuse-t-il.

Sandra devrait avoir faim aujourd'hui. La piscine, ça creuse. Ils vont donc dîner tranquilles et Alberto va pouvoir jeter un coup d'œil au match.

— Souviens-toi que dimanche on mange chez ma mère.

— Ce sera le dernier jour de piscine pour Sandra, objecte-t-il, on pourrait repousser à la semaine suivante, laisse-la en profiter.

— S'il te plaît maman, supplie sa fille. On ne va pas gâcher le dernier jour de piscine.

Soledad n'a pas le temps de répondre. Un coup sec et sonore l'interrompt. La porte d'entrée, pulvérisée par un bélier, a volé en éclats. Des policiers font irruption dans la maison. Soledad et Alberto ne se rendent même pas compte que ce sont des Geos* qu'ils n'ont jamais vus qu'à la télé. Une femme, âgée de quarante-cinq ou cinquante ans, sans uniforme ni arme à feu, apparaît derrière eux.

— Que personne ne bouge ! Où est l'ordinateur ?

— Lequel ? demande Soledad effrayée. Il y en a plusieurs.

— Daniel est dans sa chambre.

Sandra n'a que neuf ans, mais c'est la seule qui comprend ce qu'ils cherchent.

Au bruit de l'explosion du rez-de-chaussée, Daniel comprend que c'est pour lui. Il sait qu'il doit débrancher l'ordinateur, mais, hypnotisé par le spectacle, il n'arrive pas à réagir. En moins de dix minutes, Dimas a déjà déployé ses talents d'artiste. Quand la fille s'est mise à crier, à le supplier et à demander grâce, il a commencé par lui flanquer un coup de poing dans les tripes qui l'a pliée en deux, lui coupant la respiration. Puis il lui a arraché ses vêtements. La fille pleurait sans rien comprendre, même si elle avait sans doute déjà réalisé que la nuit allait être vraiment difficile.

Daniel entend le pas des hommes qui grimpent l'escalier. Il hésite : doit-il aller à leur rencontre, sauter par la fenêtre, ou s'allonger sur son lit avec un livre l'air de rien ? Mais il n'a le temps de mettre en œuvre aucune de ces trois options. Il parvient juste à éteindre l'écran quelques secondes avant que les hommes en uniforme de combat entrent dans sa chambre et l'écartent en le poussant sur son lit. Deux femmes les suivent. La plus âgée s'assoit devant l'ordinateur et le manipule avec des gestes précis. Daniel l'observe en train de connecter

* Les hommes du groupe spécial d'opérations (GEO), l'unité d'élite de la police espagnole.

un disque dur à une des prises USB avant d'allumer l'écran. Malgré la peur qui l'a envahi, il tente de regarder, par-dessus son épaule, ce qu'il se passe sur l'ordinateur.

Le spectacle continue en plein écran. La fille et Dimas ne sont plus seuls : deux autres hommes sont entrés en scène : l'un porte une cagoule et une prothèse métallique remplace une partie de sa main. On distingue déjà à peine le visage de la fille tant il est inondé de sang.

— Comment peux-tu regarder ça ? demande la plus jeune sur un ton où Daniel perçoit plus d'incompréhension que de reproches.

— Ça ? Mais qu'est-ce que c'est ? tente de se défendre Daniel. Je n'ai jamais mis ça !

— Sortez-le d'ici.

Un des policiers l'attrape et le balance, d'un coup, sur le pas de la porte où il se retrouve nez à nez avec son père.

— J'espère que c'est une erreur, que tout cela n'est qu'une erreur ! lance celui-ci, le visage complètement défait.

Daniel aurait voulu qu'il l'embrasse : il se sent comme un enfant qui a fait une bêtise, même s'il sait que c'est grave, bien plus grave que tout ce qu'il a pu faire jusqu'à présent et que, cette fois, il a vraiment déconné.

Chesca, Orduño et Zárate patientent dans le hangar du Centre de moyens aériens de la Police nationale de Cuatros Vientos. Quatre hélicoptères sont prêts à décoller à leur signal. Ils ont priorité absolue et la tour de contrôle leur donnera l'autorisation à tout moment. Ce sont des hélicoptères EC-135, préparés pour des vols nocturnes, avec une capacité de sept personnes chacun et une vitesse de croisière de deux cent cinquante kilomètres par heure. Les appareils disposent de leur propre équipage, des agents armés, prêts à intervenir.

Les agents de la BAC portent des uniformes bleus, qui ressemblent aux tenues militaires. À les voir, on comprend sans difficulté leurs différents parcours. Orduño, qui a servi chez les Geos avant qu'Elena ne le coopte, passe facilement pour un agent des opérations spéciales. Chesca aussi, grâce à son assiduité au gymnase. Mais, à sa façon de porter l'uniforme, Zárate, qui a beau être un homme musclé, grand et fort, ressemble à un bureaucrate qui se serait trompé de lieu de travail.

— Regarde-le, il a l'air de sortir tout droit d'un film de marines, dit Chesca. Dans le rôle du recruté qui se fait virer au début, celui qui voulait devenir marine à cause de son grand frère mort dans le Golfe.

— Arrête de dire des âneries ! Tu vas monter dans l'hélicoptère avec lui dès qu'ils nous auront appelés. Tu ferais mieux de te préparer !

— C'est bon, Orduño ! J'espère que tu vas bientôt te trouver une copine, qu'est-ce que tu deviens chiant !

Zárate, resté un peu à l'écart, ne cesse de regarder l'écran de son téléphone. Il a hâte de passer à l'action. De retour aux bureaux de la BAC, ils auront tout le loisir d'examiner la vidéo pour tenter d'identifier la victime et ses bourreaux. Mais pour l'heure, le plus important est de sauver la vie de cette pauvre fille.

Ils sont arrivés au moment où l'homme à la main orthopédique appuie un poinçon sur un des yeux de sa victime. Il a aussi découpé sa paupière pour qu'elle ne puisse pas fermer l'œil et la fille prend l'aspect étrange d'une poupée de porcelaine. L'homme empoigne maintenant un marteau. Les spectateurs ont l'impression qu'il va marteler le poinçon afin d'enfoncer l'œil ou de l'arracher complètement, quand soudain il se détourne légèrement d'un côté et baisse son outil. L'autre type revient, celui dont le visage est caché par un masque de lutteur mexicain. Elena cesse de regarder – elle ne peut plus – au moment où l'homme attrape le poinçon, le fourre dans la bouche de la jeune fille et frappe d'un coup ferme avec le marteau jusqu'à lui transpercer la joue...

Son fils Lucas est-il un de ces hommes ? Est-ce celui au masque mexicain ? Les hurlements de la fille restent gravés dans son cerveau. Elle a beau tenter de fuir cette pensée, elle se sent en partie responsable de la torture.

Elle est si obnubilée par sa douleur que la voix de Mariajo la fait sursauter.

— J'ai localisé la source. Je crois savoir d'où ils émettent.

La sonnerie du téléphone de Zárate les fait tous se lever d'un bond.

— Oui, on arrive, dit-il dans l'appareil. Navacerrada, annonce-t-il alors à ses collègues.

Pas besoin d'ajouter quoi que ce soit, ils connaissent tous la marche à suivre. Et pour l'instant tout se déroule comme prévu.

Orduño les accompagne au pied de l'hélicoptère pour leur souhaiter bonne chance. Il va rester là, à attendre, au cas où il faille partir vers un deuxième lieu ou si ses compagnons avaient

besoin de renforts. Buendía a reçu la même information dans les bureaux de la brigade et il doit être en train d'appeler afin que d'autres patrouilles se dirigent vers l'objectif par la route.

— Bonne chance, camarades. Faites bien attention, salue Orduño.

Tout est en ordre, les hommes sont à leurs postes et les hélicoptères sur le point de décoller.

— Ils sont en train de localiser l'adresse exacte. Combien de temps faut-il pour atteindre Navacerrada ? demande Zárate à un des pilotes.

— C'est à environ soixante kilomètres et nous devons atteindre notre vitesse de croisière. Nous y serons dans dix-huit à vingt minutes, peut-être un peu moins.

L'hélicoptère emmène Chesca, Zárate, deux pilotes et trois agents des Geos. Un autre appareil décolle derrière eux avec davantage d'hommes à bord. Ils décideront en arrivant s'ils doivent entrer immédiatement dans la maison ou attendre des renforts. Tout dépend de ce que leur dira l'inspectrice Blanco et de l'état de la jeune fille qui est en train d'être torturée. Ils ne prendront des risques que si elle est encore vivante, et qu'il est possible de la sauver.

Elena continue d'éviter de regarder l'écran. Le son suffit à lui faire imaginer le martyr de cette pauvre fille livrée aux mains de ces deux hommes, celui au masque et l'autre à la main de fer. Elle ne veut pas non plus interrompre Mariajo, qui n'a pas arrêté de travailler, à la fois sur l'ordinateur du garçon et sur un autre qu'elle a allumé. Elle comprend plus ou moins ce que la spécialiste en informatique du groupe est en train de faire : suivre la trace d'adresses IP en écartant les fausses jusqu'à parvenir à l'originale. Enfin, la hacker se retourne en souriant.

— Rue de los Arcos à Navacerrada.

Elena consulte le plan de la municipalité sur son téléphone.

— C'est une zone de villas.

— C'est logique, tu as entendu les cris de cette pauvre fille. Ils ne peuvent pas faire ça dans un appartement du centre, tous les voisins entendraient...

Elena prie pour que ses équipes arrivent à temps, elle confirme l'adresse exacte à ceux qui sont dans l'hélicoptère et envoie des renforts, c'est à peu près tout ce qu'elle peut faire. Elle le fait d'une voix ferme sans trahir la peur qui l'étreint : l'un des deux sauvages qui vont être arrêtés et à qui on retirera les masques sera peut-être Lucas. Son fils perdu.

Zárate continue de donner les instructions qu'il reçoit aux pilotes.

— Rue Arcos, ça se trouve dans la zone nord-ouest, tout près de l'hôtel Arcipreste de Hita.

Il ne sait pas quelle direction prendre mais fait confiance au pilote qui montre d'un signe de la main, le pouce en l'air, qu'il a compris.

— Tu sais si la fille est encore vivante ? – Chesca ne cache pas son inquiétude.

— Pour le moment personne ne m'a dit qu'elle est morte. S'ils ne nous rappellent pas, nous entrerons dans la maison dès qu'on sera posés.

Ils n'ont pas besoin de mandat judiciaire : en cas de flagrant délit et de soupçons sur un assassinat en cours, ils ont non seulement le pouvoir d'entrer dans la maison, mais aussi le devoir d'empêcher le crime. Le pilote intervient :

— Six minutes.

La fille sur l'écran a perdu connaissance et cela ne plaît pas à ses bourreaux. Ils doivent la maintenir consciente pour que les spectateurs en aient pour leur argent. Mariajo regarde la scène avec curiosité pour la première fois depuis qu'elle a découvert le lieu d'où ils émettent.

— Ils l'ont tuée ? demande-t-elle effrayée.

— Je ne crois pas, on dirait qu'ils essaient de la réanimer, répond Elena.

Les voilà qui lui injectent une substance dans le bras pour lui faire reprendre connaissance.

— Pauvre fille. Qu'avons-nous fait pour qu'une telle barbarie soit possible ? Quelle horreur !

Elena ne répond pas, elle sait que Mariajo n'attend aucune réponse. Elle sait aussi que personne ne peut éluder ses responsabilités et que son fils pourrait être là, à la place d'un des bourreaux et aussi à la place de la victime. Est-il encore en vie ?

Huit années ont passé depuis l'enlèvement de Lucas. Mais la vidéo dans laquelle il apparaît, transformé en adolescent qui lui demande d'arrêter de le rechercher, date d'à peine quelques mois. Elle n'en a soufflé mot à personne. À quoi cela servirait-il de contacter son ex-mari ? N'est-ce pas mieux de le laisser continuer à penser que Lucas est mort depuis longtemps ? Elle n'a pas non plus osé en parler avec ses collègues de la BAC, ni même avec Zérate. Ses agents lui auraient peut-être dit que ce n'est qu'une hallucination, que l'adolescent de la vidéo n'est pas Lucas. Elle conserve un photogramme, une capture d'écran sur laquelle son fils apparaît seul. Le reste a disparu de son portable et des réseaux

aussi vite que la vidéo était apparue. Mais Elena n'a pas besoin de la revoir pour savoir qu'elle ne se trompe pas. Le message est gravé au feu dans sa mémoire. Son fils a été enlevé par une organisation criminelle qui se fait appeler le Réseau Pourpre et qui trafique dans le *Dark Web*, indétectable et sinistre, avec des images violentes. Et la vidéo révèle quelque chose d'encore plus horrible : à un moment de sa captivité, Lucas est passé à l'ennemi. Comment et pourquoi cela est arrivé ? C'est ce qui échappe à Elena. Mais ces images nourrissent déjà ses pires cauchemars. Lucas souriant, un couteau dans la main, prêt à torturer une jeune fille attachée à une chaise. Une fille aux yeux couleur de miel, terrorisée. Allait-il la torturer ou la tuer ? Dans ses cauchemars, les deux horreurs se produisent et c'est toujours Lucas l'exécuteur, avec son sourire sadique et ses yeux de fou. Depuis, Elena ne vit que pour démanteler le Réseau Pourpre et retrouver son fils.

La zone où se trouve la villa est très arborée et l'hélicoptère cherche une clairière pour se poser. Il la trouve à deux cents mètres de leur objectif. En route vers la maison, les policiers remarquent les voisins qui, alertés par le bruit, observent à la fenêtre. Les Geos s'arrêtent au portail, Zárate appelle Elena.

— Nous sommes à la porte, il n'y a aucun bruit particulier dans la maison. La fille est-elle encore en vie ?

Elena lève la tête vers l'écran, la fille est vivante même si elle préférerait sûrement être morte. L'homme au masque mexicain tient un oiseau dans ses mains. Mariajo regarde atterrée.

— Il va lui mettre là ? Ces monstres n'ont aucun scrupule !

Elena n'en doute pas. Elle le savait avant même que ne commence cette abjection. Elle doit maintenant donner un ordre qui met en danger la vie de ses équipiers, mais elle ne voit pas d'autres solutions.

— Oui, Zárate, elle est vivante. Il faut entrer. Immédiatement !

L'entrée de Chesca, de Zárate et des Geos qui les accompagnent dans la propriété ne suscite aucune réaction. Ils cherchent les traces d'un système de sécurité connecté, mais n'en trouvent pas. Les Geos connaissent parfaitement leur travail et en moins d'une minute contrôlent tous les accès – l'entrée principale et une porte à l'arrière, qui donne sur la cuisine – pour s'organiser et minimiser le risque de pertes.

L'inspecteur qui organise l'opération décide des derniers détails. Zárate, lui-même et cinq hommes entreront par la porte principale. Chesca et les autres couvriront la porte arrière au cas où quelqu'un tente de fuir par là et pour soutenir leurs collègues.

— Il est en train de recharger le pistolet, s'étonne la vieille hacker en regardant l'écran.

Ils vont la tuer d'un coup de revolver ? Ni Mariajo ni Elena ne s'attendaient à cela, à une mort qui leur paraît presque douce comparée aux scènes précédentes.

L'incertitude plane. Elena se demande si ses hommes seront à l'abri, s'ils vont arriver à temps pour sauver la fille, si derrière le masque mexicain se trouve son fils Lucas. Elle ne serait pas non plus étonnée que ce masque dissimule le visage variolé qu'elle cherche depuis tant d'années.

L'homme qui a chargé le pistolet – celui qui porte une main orthopédique – vise la tête de la fille. Mariajo et Elena retiennent leur respiration, mais le bourreau baisse à nouveau l'arme et sort du champ.

— Tu as remarqué ? Plusieurs fois on a eu l'impression qu'ils allaient faire quelque chose, puis ils s'arrêtaient au dernier moment, comme tout à l'heure avec le poinçon ou maintenant avec le pistolet, observe Elena.

— Pourquoi ? se demande Mariajo.

— Sûrement pas par remords...

Dans la villa de Guadarrama, tout le monde est à son poste. Au signal de l'inspecteur, ils enfoncent la porte et pénètrent

dans la maison. Personne ne se défend à l'intérieur : il n'y a qu'une vieille dame qui les regarde avec terreur.

— Ne bougez pas, mettez vos mains sur la tête ! lui crie Zérate. Qui d'autre est dans la maison ?

— Mon mari, mais il est allé se coucher tout à l'heure, répond-elle avec crainte. Il prend des cachets et le bruit ne le réveille pas.

Les Geos sont entrés avec leurs armes en l'air, prêts à tirer. On entend Chesca arriver par la cuisine. L'inspecteur du groupe d'opérations baisse son pistolet.

— Il n'y a personne ici.

Ça ne suffit pas à Zérate.

— Il y a un sous-sol ?

— Non, seulement cet étage et celui d'en haut.

La vieille, nerveuse, s'assied sur un tabouret sans perdre de vue les agents qui ont envahi sa maison.

— Et l'ordinateur ?

— Il est cassé. Je regardais *Puente Viejo*, l'épisode d'aujourd'hui, sur la tablette...

Elena regarde l'écran, terrifiée, et écarte le téléphone de son oreille.

— Il n'y a rien, Mariajo. C'est raté.

La hacker ne saisit pas. Son visage change d'expression : l'espoir, envolé, laisse place à l'angoisse de savoir qu'elle n'a pas été capable d'empêcher ce que va endurer cette pauvre fille.

— Mais c'était pourtant bien là ?

Elle n'ajoute rien d'autre. Sur l'écran, l'homme au masque mexicain vient d'apparaître à nouveau. C'est lui qui tient le pistolet maintenant. Il s'approche avec détermination de la fille et appuie le canon sur sa poitrine, sur son cœur. Et il tire. L'impact est si fort que la jeune fille, sans vie, tombe dos sur le sol. Mariajo reste à regarder l'écran quelques secondes et sort de son silence.

— Je ne sais pas comment ils ont pu me tromper. On va les retrouver, par n'importe quel moyen, se jure-t-elle à elle-même.

— Je vais parler aux parents du même.

Elena se lève et sort de la chambre à bout de forces. Elle vient de se rendre compte que le poster affiché sur le mur est le même que celui qu'Abel, son ex-mari, avait accroché dans la chambre de Lucas lorsqu'il avait cinq ans. C'est un joueur de basket, blanc et blond, au maillot vert marqué du numéro 33. Son nom est Bird, oiseau. Elle se souvient de l'oiseau avec lequel ils ont torturé la fille, il était bizarre, bleu. Elle va faire envoyer le même à la BAC, elle n'a pas le courage de lui parler tout de suite, ce serait comme interroger son propre fils.

Aucun membre de l'équipe ne dort bien cette nuit-là. Elena et Mariajo à cause des abominations auxquelles elles ont assisté et de l'échec ; Chesca, Orduño et Zárata par frustration de ne pas avoir pu intervenir ; Buendía pour avoir attendu sans opportunité d'aider ses collègues. La nuit est loin d'avoir été calme pour Daniel, Sandra, Soledad et Alberto : leur famille est détruite.

Juanito, le serveur roumain, devine la nuit blanche d'Elena en voyant ses traits fatigués, alors qu'il lui sert, au petit matin, son habituel toast aux tomates.

— Un 4×4 dans un parking, inspectrice ?

— J'aurais bien voulu, Juanito. Mais j'ai eu du travail. Très désagréable. J'aurai préféré le parking de Didí, sans aucun doute.

— Appelez-moi donc un de ces jours, je suis capable de louer la plus grosse Land Rover du monde pour que vous rentriez détendue chez vous...

— C'est très aimable de ta part, rit l'inspectrice.

— Je le ferai pour vous, pas pour moi, réplique-t-il d'un ton moqueur. Je garde la moitié de mes pourboires dans une tirelire : pour ne pas me retrouver démuné le jour où vous vous déciderez...

— Je t'appellerai un jour, c'est certain. Mais sois patient : ce ne sera ni cette année ni la suivante. Hier, c'était bien le Real Madrid qui jouait ?

— Pas de quoi en faire un plat, inspectrice. Ils ont gagné, mais ils ont mal joué, comme d'habitude. Je vais finir par émigrer dans un autre pays pour ne plus les voir.

— Ne pars pas, je ne peux pas vivre sans toi. Et ça ne t'empêchera pas de les voir, ils sont partout. Allez, sers-moi une grappa.

— Pour tuer le ver, comme disent les ouvriers. S'il vous plaît inspectrice, ne jetez pas ma proposition aux oubliettes.

— Oubliettes, tuer le ver ? sourit Elena, mais qui donc t'a appris à parler castillan ? Paco Martínez Soria ?

Il y a des jours où Elena sait dès le matin que le seul moment de la journée qui en vaut la peine est celui passé avec Juanito. Son pourboire est bien mérité.

À son arrivée aux bureaux de la BAC, dans le quartier de Barquillo, Elena apprend que les parents de Daniel, l'adolescent de Rivas, l'attendent.

— Et le garçon ?

— Il a passé la nuit dans un centre pour mineurs, mais il est en chemin.

Elena s'attarde pour regarder les parents à travers la vitre. Ils sont assommés, accablés, et c'est normal. Mais quelque chose les différencie : Soledad semble envahie par la tristesse alors que chez Alberto, c'est la colère qui prédomine. Ils ressemblent à des personnes normales – ils le sont en réalité –, pas aux parents d'un monstre. Elle sait ce que c'est.

— Bonjour, je suis Elena Blanco, inspectrice et responsable de la BAC.

— Où est mon fils ? demande immédiatement Soledad en se levant.

Une mère défend toujours son fils, peu importe de quoi il est accusé.

— Il va arriver. Il va bien d'après ce que je sais, tente-t-elle de la consoler ; elle a de la peine pour eux.

— Comment pourrait-il aller bien alors qu'il a passé la nuit Dieu seul sait où ? s'endurcit la mère.

— Au moins, il va mieux que la victime du spectacle auquel il assistait. Cette jeune fille a vécu l'enfer jusqu'à sa mort, répond cruellement l'inspectrice. Ce qu'a fait votre fils est très grave.

— Vous croyez que nous ne nous en rendons pas compte ? J'ai honte, je n'ai pas fermé l'œil de la nuit, dit Alberto, comme si l'altération de son sommeil constituait, un instant, l'aspect le plus atroce de cette affaire.

— Mon fils n'a rien à voir avec ça, inspectrice, insiste Soledad. Il a dû tomber par hasard sur ce site. C'est honteux, toutes ces pages qui sont accessibles à tout le monde sur internet !

— L'accès à ce site est payant et il faut avancer une belle somme. Personne n'y arrive par hasard.

— Mon fils a payé ? s'étonne la femme.

— On le pense. C'est le seul moyen d'avoir accès à ce lien.

— Il n'a que seize ans, il n'a pas d'argent. C'est vraiment une erreur, dit la mère en s'accrochant à cette chimère.

— Non, ce n'est pas une erreur, dit Alberto en baissant la tête. Cela fait plusieurs semaines que j'ai noté des dépenses sur le compte.

Soledad se retourne vers lui étonnée, énervée.

— Et pourquoi tu ne m'as rien dit ?

— C'était des débits avec ta carte. Je pensais que tu étais en train de préparer un voyage pour notre anniversaire. Je ne voulais pas gâcher ta surprise.

Elena observe ces parents, leur vie tranquille qui, la veille, a explosé en plein vol. Ils veulent s'excuser l'un l'autre, ne pas se culpabiliser, ne pas se rejeter la faute. Ils n'y arriveront probablement pas. L'un tentera, contre vents et marées, de prendre parti pour leur fils et l'autre ne verra que le monstre qu'il a lui-même engendré. Elena et son mari se sont séparés deux ans après la disparition de Lucas. Abel voulait refaire sa vie et ne supportait pas son obsession à elle. Il quitta son travail de journaliste et déménagea à Urueña, un village de Valladolid. Il vit aujourd'hui avec une Brésilienne très jeune, cultive des vignes et semble un homme heureux.

Or c'est justement pour cela qu'Elena lui en veut : Comment peut-il être heureux malgré leur malheur ? Pourquoi a-t-il passé l'éponge si vite et décidé que leur fils était mort, sans aucune preuve, même si les statistiques des enlèvements d'enfants disent qu'au bout d'un mois, il n'y a plus d'espoir ? Elle ne lui a pas encore dit que Lucas est vivant. Elle ne lui a

pas fait remarquer qu'elle avait raison. Peut-être est-ce pour éviter à Abel l'horrible vérité, celle qu'elle évite d'énoncer, mais qui résonne toutes les nuits de manière déchirante, martelée parfois par des voix qui s'immiscent dans son cerveau. Des voix qui lui disent que leur fils est un psychopathe. Elle se tait sans doute aussi parce qu'elle veut continuer seule dans sa douleur, comme elle l'a toujours été. Elle sait qu'elle devrait lui raconter : Abel est le père. Mais elle sait aussi qu'elle va continuer à se taire.

Elena regarde en silence ces deux parents désolés et elle se revoit elle-même avec Abel, tentant de respirer le même air, de gérer ensemble leur malheur. Ils n'ont pas réussi. Et Alberto et Soledad n'y arriveront pas non plus.

Elena n'est pas conseillère matrimoniale, elle est inspectrice de police. Son travail consiste à éviter à une autre fille de subir le même sort. Que leur vie soit brisée n'est pas son affaire.

— Ils vont amener Daniel dans cette salle. Vous pourrez écouter sa déposition si vous le désirez, à travers un écran, dans une autre salle.

— Nous ne pouvons pas lui parler ? supplie sa mère.

— Une fois que nous aurons terminé, je vous laisserai entrer, vous le verrez. Votre fils est mineur, vous n'avez rien à craindre.

— Mon fils est un monstre, murmure Alberto à la surprise de tous.

Chesca a été chargée d'accompagner les parents jusqu'à l'autre salle. Buendía, Zárata et Orduño assisteront eux aussi à l'interrogatoire à travers un écran, mais dans la pièce commune de la BAC. Mariajo est entrée avec Elena au cas où il y ait des questions d'informatique.

— Il doit savoir que nous sommes là, que nous ne l'avons pas laissé tout seul... supplie la mère.

— S'il sait que vous l'écoutez, il sera moins libre dans ses propos. Vous pourrez le voir après.

Chesca leur offre un café qu'ils refusent tous les deux. Elle ne peut s'empêcher de les regarder avec un semblant de mépris, comme s'ils étaient coupables des actes de leur fils, mais elle se reprend : chacun n'est responsable que de ce qu'il fait.

— Que va-t-il lui arriver ? demande Alberto, angoissé.

— Nous sommes policiers, pas juges.

Chesca sait que sa réponse ne va pas les consoler, et encore moins les tranquilliser. Elle regrette que ce ne soit pas Orduño qui les accompagne : il est capable de plus d'empathie.

Daniel ressemble à tous les gamins de son âge. Il porte des jeans et une chemise au logo d'une marque de bière américaine ; il est blond, les cheveux frisés. Il a sûrement beaucoup d'amis et doit plaire aux filles. Il est nerveux, mais pas autant qu'on pourrait s'y attendre. Il contrôle la situation dans la mesure du possible. Elena reconnaît en lui l'adolescent que serait devenu Lucas si l'homme au visage variolé ne l'avait pas enlevé.

— Tu as réussi à dormir ? demande-t-elle, tentant d'être aussi aimable avec lui qu'elle aimerait qu'on le soit avec son fils le jour venu.

— Au début non, ensuite oui... Je peux avoir de l'eau ?

Elena montre d'un signe la fontaine d'eau installée dans un coin de la pièce. Daniel boit deux verres de suite, d'un seul trait.

— Mes parents ne sont pas là ?

— Tu les verras bientôt.

Daniel n'insiste pas, il s'assied. Il regarde Mariajo avec curiosité. Elle ressemble, aujourd'hui plus encore que d'habitude, à une vieille grand-mère, avec son cardigan couleur café au lait et ses lunettes accrochés par un cordon autour du cou. Mais Daniel sait que derrière cet aspect inoffensif se cache une ennemie, qui peut détruire toute lueur d'innocence.

Il est temps de commencer.

— Daniel, il ne sert à rien de nous mentir, lance Elena, directe. Lorsque nous sommes arrivés chez toi hier soir tu étais en train de regarder comment on assassinait cette fille.

— C'est faux ! se défend-il. Je suis entré par hasard sur ce site. Je n'avais aucune idée de ce que c'était. Puis après, j'ai cru que c'était fake, des mensonges, du théâtre. Je suis certain qu'il ne s'est rien passé, qu'elle est sortie comme elle est entrée, sur ses deux pieds.

— Eh bien non, Daniel, elle n'est pas sortie sur ses deux pieds.

Elena regarde Mariajo, sachant que celle-ci démontrera cette défense grossière immédiatement.

— Ça te dit quelque chose, Larry33 ? Le surnom que tu utilises d'habitude pour te connecter sur le réseau Amino quand tu veux discuter de dessins animés et de jeux vidéo.

— Oui, mais il n'y a rien de mal à ça, répond le garçon en la regardant, troublé.

— Sauf si tu utilises le même surnom pour te connecter au Réseau Pourpre, et là il ne s'agit plus de BD, Daniel.

— Il y a sûrement des centaines de Larry33 dans le monde, à cause de Larry Bird, des Celtiques.

— C'est bien possible, mais hier, il n'y en avait qu'un seul connecté au Réseau Pourpre et c'était toi, rétorque Mariajo, en balayant ses plaintes.

Il ne leur a fallu que deux minutes pour que Daniel, un adolescent de seize ans seulement, mais qui a commis une faute impardonnable, se sente coincé. C'est au tour d'Elena.

— Daniel, nous savons que tu es mineur et qu'il ne va rien t'arriver. Et je crois que tu le sais toi aussi. Mais nous avons besoin de ton aide. Comment es-tu entré en contact avec eux ? Quand leur as-tu remis l'argent ? Qui t'a averti du jour où il y aurait un événement ?

— Je ne sais rien de tout ça. Je suis entré sur ce site par hasard.

— C'est un mensonge !

Dans la pièce où les parents observent tout, Soledad a du mal à se tenir tranquille tant elle se sent mal à l'aise.

— Si Daniel dit que c'était par hasard, il faut le croire. Elles le traitent comme si c'était un assassin, mais ce n'en est pas un. Il faut arrêter ça, vous m'entendez ?

Chesca la regarde d'un air indifférent.

— Nous ne sommes pas là pour stopper quoi que ce soit, mais seulement pour assister aux déclarations de votre fils. L'interrogatoire va continuer.

— Alberto, dis quelque chose, fait-elle en se tournant vers son époux.

— Es-tu bien certaine qu'il est innocent ? Parce que moi, non.

Soledad le regarde avec rancœur, comme si le fait même de douter était hors de propos, comme s'il était à son tour devenu un ennemi. Il est encore trop tôt pour elle. Trop tôt pour songer que la glorification de la violence est commune par les temps qui courent et qu'il est si facile d'en subir l'influence. Le regard d'une mère sur un fils est concret. Il n'y a ni contexte ni mauvaise fréquentation qui vaille. Un fils est un spécimen unique, de laboratoire, un prototype parfait isolé dans sa bulle. La méchanceté du monde s'agite partout, mais sans jamais toucher le fils modèle.

Daniel semble rasséréné. Il a surpassé ses premiers moments de panique et a décidé de se taire, de ne répondre à aucune

autre question et de s'excuser en répétant la même litanie : il est arrivé sur ce site par hasard, il n'a jamais entendu parler d'un réseau pourpre, d'assassinats, de tortures, ni de quoi que ce soit d'autre.

Il s'endurcit rapidement, tout cela va lui permettre de mûrir. Mais on peut douter de l'intérêt de mûrir ainsi. Elena se rend compte que Lucas a dû passer par le même processus : il a tout à coup perdu son innocence en sortant de la carapace de sécurité que lui offraient ses parents, l'appartement de la plaza Mayor, les vacances avec sa grand-mère... Il s'agit de s'endurcir pour survivre.

Surprenant l'auditoire, l'inspectrice termine l'interrogatoire de façon abrupte.

— Tu as perdu l'occasion de sauver d'autres jeunes filles, à toi de voir. Peut-être qu'un jour, qui n'est pas si lointain, tu le regretteras.

Daniel ne se laisse pas impressionner, il reste froid. Ce qui n'est pas étonnant de la part d'un gamin qui consacre une partie de son temps à assister à des morts en direct.

Sa mère l'attend à la sortie de la salle. Elle l'embrasse.

— Et papa ? demande Daniel.

— Il est resté avec Sandra, ment Soledad. Elle était très nerveuse et on ne pouvait pas la laisser seule.

Alberto est toujours assis dans l'autre pièce. Il sait que ce n'est pas bien de ne pas être sorti pour embrasser son fils, mais il n'a pas pu. Il est incapable de faire semblant que tout va bien.

L'équipe d'Elena analyse plan par plan la vidéo de la torture. Mariajo a tout enregistré depuis l'instant où elle s'est connectée à l'ordinateur de Daniel. Devant l'écran, elle refoule ses scrupules et toute empathie avec la fille torturée à mort, afin de trouver des indices permettant d'identifier ces hommes masqués et le lieu où a été commis le crime.

Mariajo s'excuse, sans que personne ne le lui demande. Elle se sent fautive de s'être fait berné par ce stratagème des IP cachés. Elle croyait avoir trouvé la source, mais l'adresse n'était qu'un énième pont : la tablette de la vieille de Navacerrada a servi de miroir pour cacher la véritable identité du site. Mariajo songe qu'elle a pris de l'âge : c'est donc vrai qu'on ne peut plus être hacker après soixante ans. Son orgueil est toutefois grand et elle se jure qu'elle fera de son mieux pour rectifier l'erreur de la veille.

— Je suis en train de passer de multiples programmes de reconnaissance faciale sur le visage de la fille, mais je n'arrive à aucun résultat : il y a trop de sang et de grimaces à cause de la douleur. Je cherche des plans propres de l'oreille, nous verrons si cela fonctionne.

— Des tatouages ? Je n'y ai pas fait attention hier.

— Non, aucun. J'aurais déjà commencé à chercher sinon.

Elena reconnaît que l'imagination et les compétences techniques de sa collègue ne cadrent pas avec son image d'adorable grand-mère. Elle ne peut pas douter de ses capacités à occuper un tel poste.

— Bien, Mariajo, nous attendons des résultats. Il y a d'autres choses ? demande-t-elle aux autres.

— L'oiseau bleu. Je ne sais pas s'il y en a beaucoup de cette espèce, remarque Buendía. Je vais contacter un ornithologue,

si nous avons de la chance, son habitat correspond peut-être à une zone spécifique.

— Je n'en ai effectivement jamais vu de ce genre, confirme Chesca. Et, il y a quelques années, j'avais un copain passionné par les oiseaux. On passait des week-ends entiers à la campagne pour les observer aux jumelles.

— Et pour faire autre chose aussi, se moque Orduño.

— Tu vas voir, toi...

— S'il vous plaît, arrêtez de vous distraire, lance Elena. Qu'avez-vous remarqué d'autre ?

Orduño recherche un plan de la vidéo, celui où entre dans le champ l'homme cagoulé, avec sa main orthopédique.

— Là.

Personne ne voit rien.

— Vous ne voyez pas ? La lumière a changé une seconde, explique-t-il. Je ne sais pas s'il a ouvert une porte, ou s'il y a une fenêtre que nous ne voyons pas sur le plan.

Elena demande à Mariajo de repasser ce fragment. Orduño a raison : un instant avant l'apparition de l'homme à la main orthopédique, une lueur brille brièvement. L'intensité de la lumière augmente, dessinant sur le sol les ombres de la chaise où est torturée la fille ainsi que la silhouette de l'homme au masque mexicain.

— Cela ne semble pas être une source de lumière naturelle, pense Buendía à voix haute. Peut-être est-ce une ampoule ?

— C'est un éclair, affirme Elena, sûre d'elle. Regardez bien la cagoule et la chemise de l'homme à la main orthopédique.

Mariajo agrandit l'image en faisant le point sur lui. La cagoule et les vêtements qu'il porte sont noirs, difficiles à différencier, mais en modifiant le contraste de l'image cela devient plus flagrant : il est mouillé. Des gouttes éclaboussent ses épaules et le tissu du masque.

— Il pleuvait, dit Chesca. Il y avait un orage.

— La chaîne sur laquelle ils regardaient le match de la Ligue des Champions est espagnole, se souvient Zárata. Il devait être environ neuf heures vingt-cinq à ce moment-là.

— Il faut contacter l'Agence de météorologie nationale, demande Elena à Orduño. Renseigne-toi sur les coins où il

pleuvait en Espagne à cette heure-là. Que savons-nous de la prothèse de la main ?

— Pas grand-chose, avance Zárate. J'ai discuté avec une orthopédiste qui m'a expliqué qu'à part le pouce, les doigts n'ont aucune mobilité particulière. Par contre, le fait que la prothèse soit en métal l'a étonnée, car en général ce genre d'appareillage a l'apparence de la peau humaine.

— Supposons que c'est à cause de sa profession : pour se spécialiser dans la torture, mieux vaut une main de fer qu'une main de plastique, ça craint plus, plaisante Chesca.

— Oui, peut-être, concède Zárate.

Elena est sur le point de lever la réunion. Rentero attend son compte rendu de l'opération et elle s'attend à se faire engueuler. Heureusement, pour une fois, le commissaire ne lui a pas donné rendez-vous dans un restaurant de luxe, mais dans son bureau de la rue Miguel Ángel.

— Il y a du boulot. Il faut chercher l'oiseau bleu, localiser les endroits où il y a eu des orages en Espagne et enfin, dernier point dont nous n'avons pas parlé : le cadavre de la jeune fille peut apparaître n'importe où, il faut le trouver. Les parents de Daniel sont-ils encore là ?

— Nous les avons renvoyés chez eux, mais ils ont ordre de revenir si besoin, répond Chesca. La mère refuse d'admettre que son fils fait partie du réseau, elle veut porter plainte contre nous et le ramener à la maison.

— Au travail, rétorque Elena en partant.

L'inspectrice préfère ne parler avec ses collègues ni de Daniel, ni de ses parents, ni de ce qui a pu le mener à la violence extrême du Réseau Pourpre. Elle aurait peur de l'excuser sans le vouloir. Elle se répète que Daniel n'est pas la principale victime de cette affaire. Le corps d'une jeune fille anonyme, torturée à mort, gît abandonné quelque part. Et c'est à elle, seulement à elle, qu'elle doit se consacrer.

Le bureau de Rentero mesure au moins cinquante mètres carrés et compte des toilettes privées. Les meubles sont anciens, luxueux et sur le mur on remarque un tableau qui doit être de